

[Reportage] Handicap

Mont-Saint-Martin travaille à faire de la Mas un lieu transitoire vers la vie en milieu ordinaire

Publié le 08/12/15 - 15h31 - HOSPIMEDIA

Publié le 08/12/15 - 15h31 - HOSPIMEDIA - HOSPIMEDIA

Pour le directeur de la Mas de Mont-Saint-Martin, aucun doute, la Mas doit se réinventer. Soucieux d'offrir un accompagnement adapté dans un parcours de vie sécurisé, l'établissement a donc créé un appartement d'apprentissage à la vie autonome. Un lieu "crash test" pour que les résidents évaluent leur capacité à rejoindre le milieu ordinaire.

"Avant, dans le parcours de la personne handicapée, il y avait d'abord l'institut médico-éducatif puis la maison d'accueil spécialisée (Mas). Point. Maintenant, la Mas peut n'être qu'une étape transitoire." José Salas en est convaincu : son rôle, en tant que directeur de la Mas, est de permettre à ses résidents de s'affranchir, s'ils le peuvent, de l'orientation que leur a un jour attribuée la maison départementale des personnes handicapées (MDPH). *"Et pour cela, il faut casser les codes et que les Mas s'interrogent sur les formes d'accompagnement à développer."* Cette approche de vie aura valu à l'Alagh, Association lorraine d'aide aux personnes gravement handicapées, d'être sélectionnée par le Comité national coordination action handicap (CCAH) parmi 138 initiatives. Lors de sa sixième édition, en mai dernier, celui-ci a remis à l'établissement de José Salas, à Mont-Saint-Martin (Meurthe-et-Moselle) le prix "Changer les pratiques". Son projet ? Un appartement d'apprentissage à la vie autonome.

En septembre 2014, la direction de la Mas fait un choix étonnant et transforme, pour 50 000 euros (€), la salle Snoezelen peu utilisée en un petit studio de 50 m². Pour le trouver, il suffit de descendre une volée de marches. Ou pour des résidents comme Vincent, Guillaume, Frédéric ou Jean-Michel, appuyer sur le bouton -1 de l'ascenseur. Au fond du couloir à droite, derrière la porte, tous ont expérimenté la vie loin du fonctionnement habituel de la Mas. Pendant plusieurs semaines, chacun a délaissé sa chambre à l'étage pour se donner un aperçu de ce que signifie vraiment la vie en milieu ordinaire.

Gérer sa solitude quand on a passé sa vie en collectivité

Et pour cause, après des années en institution, voire même une vie entière pour certains, la vie en collectivité a laissé ses marques. *"L'institutionnalisation crée de la dépendance, admet sans sourciller José Salas. On couve finalement beaucoup nos résidents, on fait pour eux et eux prennent l'habitude d'être cocoonés."* Pour ceux qui ont donc émis le souhait de vivre hors de la Mas, le studio permet alors de se confronter à des défis insoupçonnés. Comme la solitude par exemple.

"Ça, je suis en plein dedans !" La voix, lointaine mais chaleureuse, se rapproche. Guillaume, 33 ans, passe le pas de la porte de l'appartement, traverse l'entrée aménagée avec son fauteuil électrique et se poste au niveau du coin cuisine — entièrement domotisée soit dit en passant. La vie en société, lui qui est infirme moteur cérébral, il la connaît depuis ses 4 ans. C'est à cet âge qu'il est entré en institution. Lui-même l'admet, la difficulté une fois dans l'appartement, c'est d'être seul. "On doit apprendre à gérer sans aide-soignante, sans éducateur, il faut se débrouiller en fonction de ses moyens."

Pour ce faire, chacun de ces locataires temporaires définit ses objectifs dans un entretien préalable, réalisé avec les équipes de Mas — psychologue, ergothérapeute et éducateur spécialisé — et en collaboration avec

les familles, afin de s'assurer qu'elles portent le projet de leur enfant plutôt qu'elles ne le freinent. Apprendre à gérer son programme, faire son repas, gérer sa solitude..."*On limite ces objectifs à trois maximum*, précise Aurore Pierret, la cadre éducatif. *Il faut à tout prix éviter le sentiment d'échec.*" Une fois arrivé à son terme, chaque stage fait l'objet d'un bilan, afin d'identifier ce qu'il faut revoir, consolider, et retravailler.



La cuisine est entièrement domotisée. Un bouton situé au niveau du plan de travail permet de baisser les meubles hauts.

"Un processus long et progressif"

José Salas n'en démordra pas, *"c'est un processus long et progressif. Pour y arriver, il faut être patient"*. Si pour certains, comme Vincent ou Jean-Michel, un passage au studio a rapidement permis de se rapprocher un peu plus de l'objectif final, pour d'autres, l'apprentissage de la vie autonome s'avère plus laborieux. *"Certains ont mal envisagé ce que cela signifie"*, souligne Aurore Pierret. Et pour José Salas, d'autres ont plus à gagner à vivre accompagnés. *"Dans ce cas, reprend la cadre éducatif, à nous d'aider à réorienter le projet personnalisé ou à sélectionner des objectifs moins ambitieux sur des périodes de stages plus courts."* C'est le cas de Frédéric qui, s'il ne pourra vraisemblablement jamais quitter l'établissement, a tout de même beaucoup

évolué dans son autonomie au quotidien grâce à quelques tests dans l'appartement.

"Je veux voir si je vais passer ma vie en institution ou si je suis capable de prouver que, malgré un handicap lourd, on arrive à faire seul."

Guillaume



Guillaume fait le tour du propriétaire. Après avoir réalisé deux stages, il compte réitérer l'expérience pour apprendre à mieux gérer la solitude.

Après déjà deux stages, Guillaume pense, quant à lui, encore se tester avant d'aller plus loin. *"Même si les parents ne sont pas trop chauds, je tenterais bien quand même... Je veux voir si je vais passer ma vie en institution ou si je suis capable de prouver que, malgré un handicap lourd, on arrive à faire seul."* Bien décidé à suivre les traces de son copain Vincent, parti rejoindre l'école de la vie autonome de Vandœuvre après seulement un stage, le trentenaire se donne le temps d'arriver à ses fins. Conscient des limitations qu'il doit encore compenser, Guillaume, quand il n'est pas dans l'appartement, travaille donc son autonomie chaque mardi, lors des repas autonomes, un projet qui a bénéficié de la dynamique insufflée par l'appartement d'apprentissage à la vie autonome.

Prolonger la recherche d'autonomie à l'ensemble de l'établissement

Pour "travailler l'autonomie", comme l'explique José Salas, les douze résidents de l'unité C — auxquels s'est greffé Guillaume, résident de l'unité B — établissent donc une fois par semaine un menu, une liste des courses et se rendent au *drive*. Un effort poursuivi pendant le repas. *"Il serait dommage d'arrêter ce que l'on a acquis au studio une fois remonté"*, analyse Aurore Pierret. C'est pourquoi les équipes ont rapidement opté pour un prolongement aux étages de l'initiative déployée au sous-sol. *"Cela implique pour le personnel, les auxiliaires de vie et au repas, de se débarrasser de leurs mauvaises habitudes et de travailler sur les accompagnements, en laissant débarrasser la table par exemple."*

L'établissement ne compte pas s'arrêter là. Alors que les demandes des résidents se font plus évidentes autour du développement de l'autonomie, José Salas, bien décidé à porter les résidents qui le peuvent hors des murs de l'établissement, travaille à un projet d'habitat partagé. Avec l'aide du bailleur social MNH, il devrait prochainement récupérer les clés d'un appartement de 100 m² au rez-de chaussée d'une résidence de Longwy, à cinq minutes de la Mas. Trois ou quatre chambres y ont été aménagées... et l'une d'entre elles pourrait bien, à sa demande, accueillir Guillaume dès la fin du premier trimestre 2016. Quant au studio, après six résidents de la Mas, il devrait s'ouvrir aux personnes handicapées issues d'autres structures. De quoi le réaffirmer : *"La Mas du futur n'est pas un lieu final, ferme et définitif."*

Un projet largement porté par le profil des résidents

L'initiative développée par la maison d'accueil spécialisée (Mas) de l'Association lorraine d'aide aux personnes gravement handicapées (Alagh), si elle propose un dispositif innovant, doit surtout son succès au manque de structures sur le nord du département. Faute de places adaptées, une grande partie des cinquante lits (quatre en hébergement temporaire et cinq en accueil de jour) accueille des personnes infirmes moteur cérébral (IMC) ou cérébrolesées. José Salas l'admet d'ailleurs, dans des structures concernées principalement par le polyhandicap, un tel projet ne serait pas adapté.